

CLAUDE MONET*

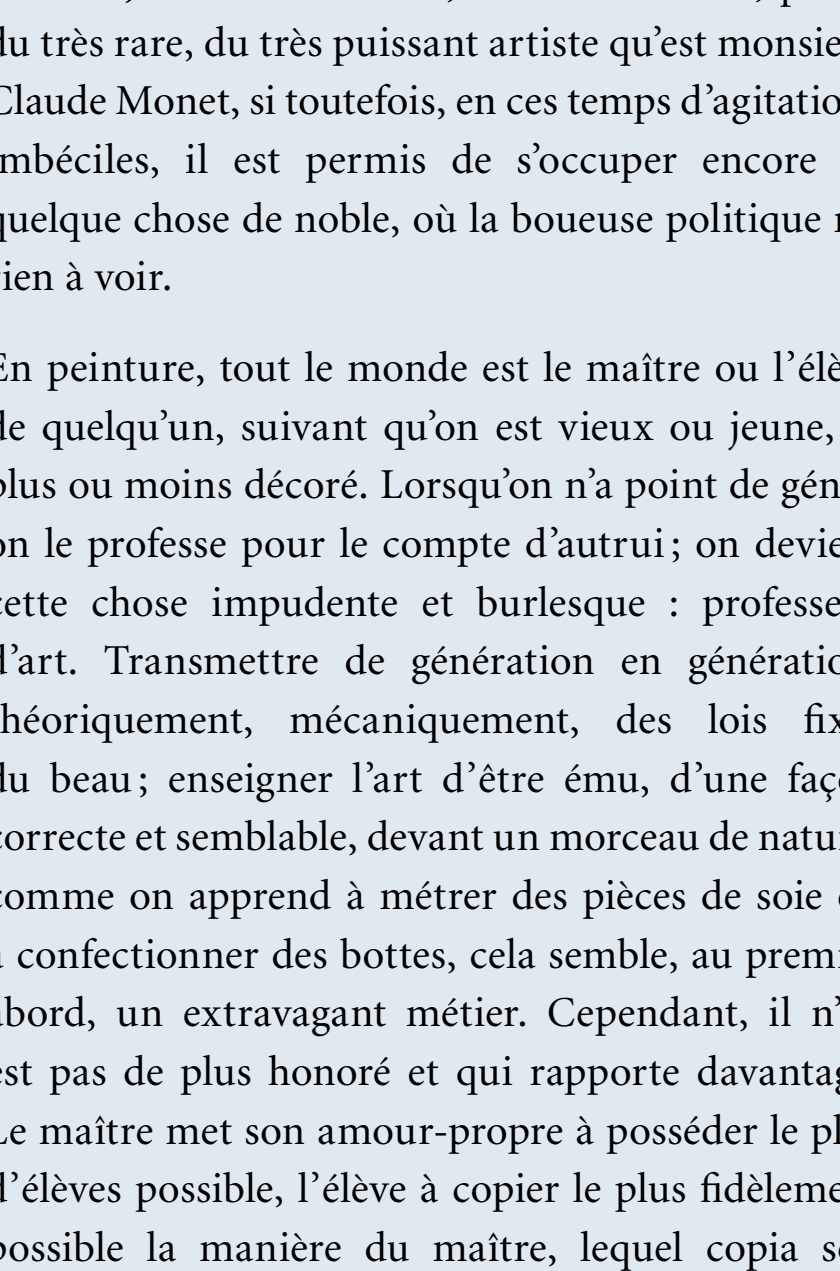
COMBATS ESTHÉTIQUES



Vertiges

JEAN-PAUL COLLETTI ÉDITEUR

Claude Monet (1840-1926), *Les Pyramides de Port-Coton, mer sauvage* (1886), Musée des Beaux-Arts Pouchkine, Moscou (Russie).



Félix Vallotton (1865-1925), *Portrait d'Octave Mirbeau* (1902), Musée de Grenoble (France).

Claude Monet

MONSIEUR CLAUDE MONET expose, chez messieurs

Boussod et Valadon, une série de toiles incomparables.

Je n'ai pas à rendre compte ici de cette exposition, et

je le regrette, car elle offre un tout à fait exceptionnel

intérêt d'art par l'étonnante diversité et la nouveauté

hardie des sensations exprimées en ces œuvres –

paysages, marines et figures – sensations qu'aucun

peintre, à aucune époque, n'exprima, je crois, avec

cette passion de la vie, avec cette force d'éloquence

et ce charme de sensibilité, avec, surtout, cette

supérieure intelligence des grandes harmonies de la

nature. Je veux seulement, à cette occasion, parler

du très rare, du très puissant artiste que monsieur

Claude Monet, si toutefois, en ces temps d'agitations

imbéciles, il est permis de s'occuper encore de

quelque chose de noble, où la boueuse politique n'a

rien à voir.

En peinture, tout le monde est le maître ou l'élève

de quelqu'un, suivant qu'on est vieux ou jeune, et

plus ou moins décoré. Lorsqu'on n'a point de génie,

on le professe pour le compte d'autrui; on devient

cette chose impudente et burlesque : professeur

d'art. Transmettre de génération en génération,

théoriquement, mécaniquement, des lois fixes

du beau; enseigner l'art d'être ému, d'une façon

correcte et semblable, devant un morceau de nature,

comme on apprend à métrer des pièces de soie ou

à confectionner des bottes, cela semble, au premier

abord, un extravagant métier. Cependant, il n'en

est pas de plus honoré et qui rapporte davantage.

Le maître met son amour-propre à posséder le plus

d'élèves possible, l'élève à copier le plus fidèlement

possible la manière du maître, lequel copia son

maître, qui lui-même copia le sien. Et cela remonte de

la sorte, d'élèves en maîtres jusqu'aux siècles les plus

lointains de nous. Cette suite ininterrompue de gens

se copiant les uns, les autres à travers les âges, nous

l'appelons la tradition. Elle est infiniment respectée.

Les gouvernements, aidés des critiques d'art et

amateurs, veillent à ce qu'elle soit officiellement

continué et qu'aucun accident fâcheux n'en vienne

briser la chaîne; ils lui donnent des ministères, des

écoles, des instituts, et ils la protègent contre les

personnalités géniales qui, de temps à autre, tentent

de la rompre. Avec monsieur Claude Monet, nous

sommes loin de la tradition. Une de ses grandes

originalités, ce qu'on ne peut vraiment lui pardonner,

c'est qu'il n'a été l'élève de personne. Il se trouve dans

cette situation rare et bienheureuse de n'avoir pas

d'état civil artistique. Aucun Cabanel ne le baptisa,

aucun Bouguereau. Dans les livrets d'exposition et

les catalogues de vente, il figure avec son nom seul,

sans accolade d'aucun maître. Très jeune, il est vrai,

il entra à l'atelier du père Gleyre, mais, quand il eut,

compris et vérifié l'étrange cuisine qui on faisait là,

il s'empressa de fuir sans avoir déplié son carton

ni ouvert sa boîte de couleurs. Il eut alors une idée

de génie, mais fort irrévérencieuse, et par quoi,

certainement, il vaut d'être devenu l'admirable

peintre qu'il est : il ne copia aucun tableau du Louvre.

Même il découvrit qu'il y avait, dans la nature, des

personnages, des arbres, des fleurs, de l'eau, de la

lumière, et que cela vivait et que cela était beau,

d'une beauté souveraine, sans cesse renouvelée,

d'une toujours claire, fraîche et saine jeunesse et

que cela valait tous les maîtres s'écaillant tristement

en leurs cadres dédorés, sous les successives couches

de vernis et de poussière dont ils sont affligés. Non

point qu'il fût réfractaire aux mérites d'un Giotto,

d'un Holbein, d'un Velasquez, d'un Delacroix, d'un

Daumier et d'un Hokusai. Nul plus que lui n'avait

l'âme pour les sentir et pour les aimer; mais il se

dit, avec raison, que chacun doit faire son œuvre,

c'est-à-dire exprimer sa propre émotion, et non

point recommencer celle des autres. Il partait de

ce principe que la loi du monde est le mouvement,

que l'art, comme la littérature, comme la musique,

la science et la philosophie, est continuellement en

marque vers de nouvelles recherches et de nouvelles

conquêtes; que les découvertes de demain succèdent

aux découvertes d'hier et qu'il n'y a point d'époques :

définitives comme le croit M. Renan, ni d'hommes

sacrés en qui se soit à jamais fixé le dernier effort de

l'esprit humain.

Monsieur Claude Monet admira ces gloires du

passé et ne s'y attarda pas de même qu'il ne

s'était pas attardé dans les ateliers des professeurs

contemporains. Il regarda la nature où dort encore

le trésor du génie que le souffle, de l'homme n'a pas

réveillé; il vécut en elle, ébloui par l'insaisissable

magie de ses formes changeantes, de ses musiques

inattendues, et il laissa courir, vagabonder son rêve

sur le léger, le féerique rêve de lumière qui enveloppe

toutes les choses vivantes et qui fait vivre toutes les

choses mortes de la vie charmante des couleurs. Il

ne voulut point d'autre maître qu'elle.

Si bien doué que l'on se sente, si peu porté que l'on

soit à l'imitation, un jeune homme, dans sa hâte de

produire, aux prises avec les tâtonnements du début,

avec les difficultés d'une technique rebelle et d'une

éducation de l'œil si lente à se faire, est fatalement

destiné à subir l'influence de ses premières

admira-tions et de ses premiers enthousiasmes. En

ses premières toiles, si pleines d'effort, de volonté, de

qualités, personnelles, où déjà se devine la maîtrise

future de l'artiste, on sent néanmoins l'influence de

Courbet et de sa manière noire, puis celle de Manet

et de ce grand peintre méconnu, monsieur Camille

Pissarro. Il s'en rendit compte, car personne ne fut

plus sévère pour ses œuvres que monsieur Monet,

et il mit toute son énergie, par une communication

encore plus intime et plus abstraite avec la nature,

à se défaire de ces quelques souvenirs extérieurs

qui nuisaient au développement complet de sa

personnalité.

Bientôt, à force d'isolement, de concentration en

soi, à force d'oubli esthétique de tout ce qui n'était

pas le motif de l'heure présente, son œil se forma au

feu capricieux, au frisson des plus subtiles lumières,

sa main s'affermir et s'assouplit en même temps à

l'imprévu, parfois déroutant, de la ligne aérienne;

sa palette s'éclaircit. Il divisa son travail sur un plan

méthodique, rationnel, d'une inflexible rigueur, en

quelque sorte mathématique. En quelques années

il arriva à se débarrasser des conventions, des

réminiscences à n'avoir plus qu'un parti-pris, celui

de la sincérité, qu'une passion, celle de la vie. Et

c'est la vie, en effet, qui emplit ces toiles d'un art

tout nouveau et qui étonne, la vie de l'air, la vie de

l'eau, la vie si compliquée des lumières, synthétisée

en d'admirables hardiesses. La clameur est grande;

l'insulte est prête à saluer ce grand effort, le rire

montre les dents et lance sa bave. Qu'importe? Un

peintre est né, qui nous apporte enfin des harmonies

neuves. Et son œuvre déjà est immense.

• • •

Je ne puis malheureusement, en ce court article,

suivre monsieur Claude Monet dans sa vie artiste et

dans son œuvre : il faudrait l'espace d'un volume. Je

ne puis non plus raconter ses luttes, ses scandaleux

refus au Salon de ses toiles superbes, les explications

avec les impressionnistes, ses découragements vite

surmontés et aussitôt suivis de travaux acharnés,

car il avait un but et il y marchait, droit devant

lui à peine arrêté de temps à autre par les misères

d'une existence, où il sentait à chaque pas l'hostilité

embusquée. Aujourd'hui monsieur Claude Monet

a vaincu la haine, il a forcé l'entourage à se taire.

Il est ce qu'on appelle arrivé. Si quelques obstinés

pour qui l'art n'est que la résurrection des formes

glacées et des formules mortes discutent encore les

tendances de son talent, ils ne discutent plus cet

talent qui s'est imposé de lui-même par sa propre

force et son charme si intense qui pénètre au plus

profonds des sensations de l'homme. Des amateurs

qui riaient autrefois, s'honorent de posséder des

tableaux de lui; des peintres, les plus acharnés à se

moquer jadis, s'acharnent à l'imiter. Et lui-même vit

dans la plus belle, dans la plus inaltérable sérénité

d'art où un artiste puisse se réfugier.

Ce qui distingue ce talent de monsieur Claude

Monet, c'est sa grandiose et savante simplicité; c'est

son implacable harmonie. Il a tout exprimé, même

les fugitifs effets de lumière; même l'insaisissable,

même l'inexprimable, c'est-à-dire le mouvement

des choses inertes ou invisibles, comme la vie des

météores; et rien n'est livré au hasard de l'inspiration,

même heureuse, à la fantaisie du coup de pinceau,

même génial. Tout est combiné, tout s'accorde avec

les lois atmosphériques, avec la marche régulière et

précise des phénomènes terrestres ou célestes. C'est

pourquoi il nous donne l'illusion complète de la

vie. La vie chante dans la sonorité de ses lointains,

elle fleurit, parfumée, avec ses gerbes de fleurs, elle

éclate en nappes chaudes de soleil, se voile dans

l'effacement mystérieux des brumes, s'attriste sur

la nudité sauvage des rochers modelée ainsi que

des visages de vieillards. Les grands drames de la

nature, il les saisit, les rend, en leur expression la

plus suggestive.

Aussi nous respirons vraiment dans sa toile les

senteurs de la terre; des souffles de brisés marines

nous apportent aux oreilles ces orchestres hurlants

du large ou la chanson apaisée des criques; nous

voyons les terres se soulever sous l'amoureux travail

des sèves bouillonnantes, le soleil décroître ou

monter le long des troncs d'arbres, l'ombre envahir

progressivement les verdure ou les nappes d'eau qui

s'endorment dans la gloire pourprée des soirs ou se

réveillent dans la fraîche virginité des matins. Tout

s'anime, bruit, se colore, se colore, suivant l'heure

qu'il nous représente et suivant la lente ascension

et le lent décours des astres distributeurs de clartés.

Et il nous arrive cette impression que bien des fois

j'ai ressentie en regardant les tableaux de monsieur

Claude Monet : c'est que l'art disparaît, s'efface, et

que nous ne nous trouvons plus qu'en présence de la

nature vivante complètement conquise et domptée

par ce miraculeux peintre.



Claude Monet (1840-1926), *Belle-Ile, effet de pluie* (1886), Musée d'art Bridgestone, Tokyo (Japon).

Devant ses mers farouches de Belle-Ile ou ses mers

souriantes d'Antibes et de Bordighera, souvent j'ai

oublié qu'elles étaient faites sur un morceau de toile

avec de la pâte, et il me semblait que j'étais couché sur

les grèves et que je suivais d'un œil charmé le vivant

rêve qui monté de l'eau brillante et se perd, à travers

l'infini, par-delà la ligne d'horizon confondue avec

le ciel.

• • •

Aucun n'aura mené une existence plus belle que

monsieur Claude Monet, car il a incarné l'art dans

sa propre chair, et il ne vit qu'en lui et par lui, d'une

vie de travail incessante et rude. Admirable et

curieuse folie qui est la sagesse suprême, car il aura

connu des joies suprêmes que bien peu connaissent.

Paris ne pouvait convenir avec sa fièvre, ses hâtes ses

vaines intrigues, à un contemplateur obstiné, à un

passionné de la vie des choses comme l'est monsieur

Claude Monet. Il habite la campagne dans un superbe

paysage en constante compagnie de ses modèles, et

le plein air est son unique atelier. Aucun n'est plus

orné de richesses que celui-là. On peut le voir installé

dès l'aube, qu'il neige, qu'il vente, que le soleil

monte sur la terre, en nappe de feu, cherchant des

nouveaux horizons, impatient de découvrir quelque

chose de mieux, de voir un dessin : qu'il n'ait pas vu

encore, de saisir un ton qu'il n'ait pas encore saisi.

Aujourd'hui, il s'est remis aux figures. Et comme il

inventa pour la vie des choses une poésie nouvelle,

il découvrit, pour la vie des êtres, un art qui n'avait

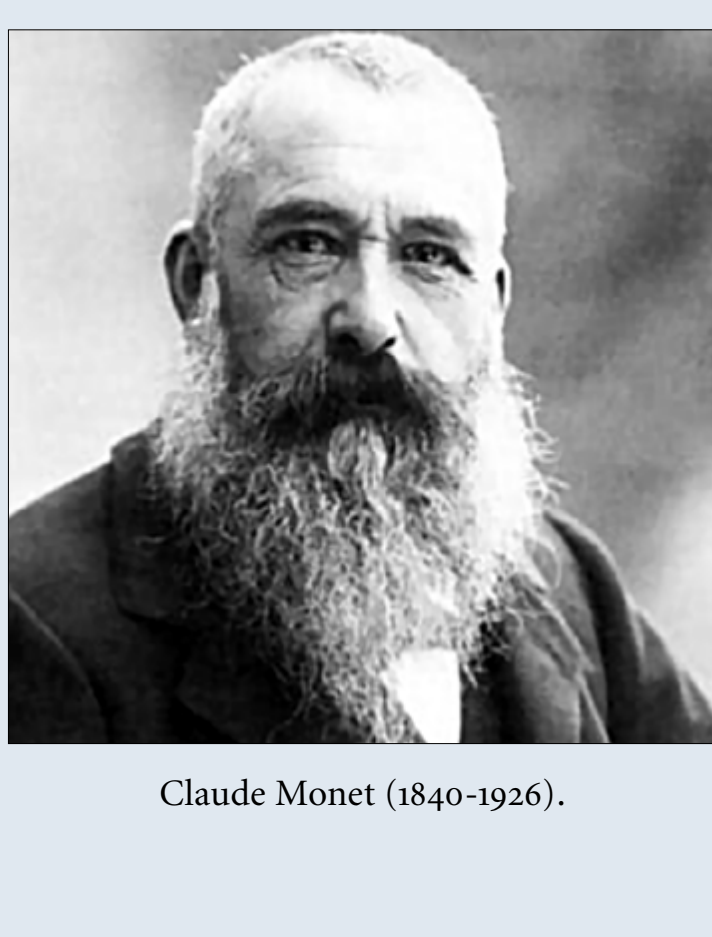
pas encore été tenté jusqu'ici. En attendant, il ignore

qu'il y a un Salon, des Académies, qu'on décore les

artistes, et il poursuit loin des coteries, des intrigues,

la plus belle et la plus considérable parmi les œuvres

de ce temps.



Claude Monet (1840-1926).

Claude Monet *,

un article d'Octave Mirbeau (1848-1917)

de la série des *Combats esthétiques*,

est paru dans *Le Figaro*, à Paris,

le 10 mars 1889.

ISBN : 978-2-89816-198-8

© Vertiges éditeur, 2020

– 1199 –